

LA VIE EXTRAORDINAIRE D'UN JEUNE HOMME ÉMERVEILLÉ

Dédié à mon jeune filleul François-Nicolas de Bony de Lavergne

«Cet enfant va mourir à dix-neuf ans, a écrit François Mauriac* à son sujet. Dieu brûle donc les étapes. Nous voyons chez ce jeune homme la connaissance tourner à l'amour, et l'amour atteindre sa perfection.» - Et Madeleine Daniélou*, éminente éducatrice, a déclaré : «Nul ne pourra lire l'histoire de François* sans un intérêt passionné, sans une émotion profonde. À beaucoup de jeunes gens, cette courte vie rappellera ce que pourraient être leurs goûts, leurs amitiés, leurs admirations, s'ils cédaient, eux aussi, à l'appel de l'esprit, à l'attrance de ce qui est le plus parfait et le meilleur.»

L'histoire de François a été écrite et publiée par son guide spirituel, un éminent jésuite. Cet étonnant garçon, tout à fait exceptionnel, a en effet fasciné le Père Auguste Valensin*, qui n'a certainement pas eu tort de faire paraître ce livre chez Aubier en 1938, sous le simple titre de *François*. Il consacre la plupart des pages aux écrits de ce tout jeune homme. Ce jésuite admirable s'efface donc devant un adolescent dont il a constaté la sainteté. On a publié du Père Valensin une longue et passionnante correspondance avec Maurice Blondel. Le Père Valensin a écrit entre autres un précieux livre en 1954, *La joie dans la foi*. Ce qui me laisse croire qu'il est sans doute heureux, dans l'Au-delà, que quelqu'un se soit chargé de republier *François*, ce livre exceptionnel. J'apprends en effet qu'il a été republié en janvier 1992, chez Flammarion. On m'a dit que la cause de béatification du jeune François pourrait être rendue à Rome.

Mauriac*, tout comme Madeleine Daniélou*, n'exagèrent pas du tout en portant aux nues ce livre bouleversant. Le grand critique Pierre-Henri Simon était estomaqué lui aussi, comme tant d'autres, devant les qualités et la culture de cet adolescent si profondément catholique.

Né en 1916, François a souhaité devenir un grand écrivain. Quand il mourra à dix-neuf ans, en 1935, son œuvre sera déjà faite, sans qu'il ne s'en soit douté. Son œuvre, c'est celle d'un écrivain, mais aussi celle d'un apôtre comme le signale son biographe. François a certes été stupéfait de constater après sa mort que ses lettres d'enfant et d'adolescent, accompagnées des brouillons où il s'essayait à la poésie et à la pensée, émerveillaient de grands écrivains et de grands penseurs. Par ses textes, vraisemblablement voués aux fonds de tiroirs, il a su dire à des gens qu'il n'avait jamais rencontrés, ses rêves de gloire et même sa découverte intime du Dieu de Jésus-Christ*.

Ses écrits ne sont pas vraiment biographiques. François ne donne presque jamais de dates ou d'anecdotes. Il est d'une sensibilité extrême pour les formes du Beau, ce qui en fait une sorte d'*écologiste* émerveillé par la nature, mais surtout par la pensée. Il aime aussi beaucoup la musique, au point que son professeur de piano a pu dire de lui: «François, c'est la musique même!». Il est bouleversé par Serge Lifar, ce grand danseur russe qui était maître de ballet à l'Opéra de Paris et qui est mort en 1986. Il s'enthousiasme « devant ce mystère agile, clairement inscrit dans l'espace ». François aimait aussi dessiner et peindre.

Il n'a d'ailleurs que quatorze ans quand il apprend déjà à être lui-même en écrivant de la prose. Mais quand il écrit en vers, il cherche un peu malgré lui à imiter: « O mon Dieu, si ce

n'est pas Toi qui agis en moi, je ne ferai rien de bon! Comme le danseur qui ne sera jamais qu'un baladin, s'il n'est habité par le Bond.»

On trouve aussi dans ce carnet de ses quatorze ans, parmi bien d'autres choses, un bel alexandrin que bien des poètes de 1930 auraient aimé avoir écrit: «Idées, conduisez-moi; tant de soleils m'égarèrent!».

En vers libres, toujours à quatorze ans, il écrit un début de pièce surprenant: «Jésus, non, non! Jésus, je ne suis pas digne.

Je ne peux pas prendre les ciseaux et la hotte et le chapeau de paille de vos vendangeurs

Et entrer dans votre vigne;

Non, je ne veux pas m'agenouiller devant les ceps et détacher les raisins mûrs, Seigneur,

Je n'en suis pas digne.

Car au printemps, quand la terre est meuble, au printemps je n'ai pas pioché;

Pour la faire plus égale, plus souple et plus féconde,

Je n'ai pas retourné la terre monotone...

Non, je resterai assis dans l'herbe, avec les chiens,

Derrière la haie...».

François a beaucoup lu dès son jeune âge. Il lisait tout, les anciens auteurs comme les plus récents. Les anciens. Latins ou grecs? Il en traduisait des pages. Quant aux modernes, c'est dans les éditions complètes qu'il les lisait, quitte à sauter ce qui l'ennuyait. Son poète préféré n'est ni Lamartine qu'il trouve pleurnichard, ni Victor Hugo*, ni Musset. C'est Baudelaire (1821-1867), auteur des *Fleurs du mal*, ce qui peut paraître extrêmement audacieux à son époque, compte tenu de son jeune âge. *Les Fleurs du mal* étaient encore condamnées vers 1930. Il faut dire d'autre part que François est entré très jeune avec enthousiasme dans la *Divine Comédie* de Dante*(1265-1321). Il lit saint Augustin*, Racine*, Henri Bergson*, Maurice Blondel, Louis Lavelle.

L'intelligence de Dante, et des autres auteurs mentionnés, le ravit. D'ailleurs, c'est avec passion que François aime, dès ses quinze ans, l'Intelligence. Il vénère l'Intelligence, écrit Auguste Valensin*, «jusqu'à souffrir de se la sentir aimer davantage que la Beauté ou la Vertu.» Dans un de ses poèmes à la façon de Paul Claudel*, il en parle très clairement. Ce qui lui est dur à admettre, ajoute Valensin, ce n'est pas que son Dieu, celui de l'Évangile*, apparaisse dans l'humilité de la chair, c'est que son Dieu ne soit pas celui de la spéculation abstraite, et qu'on l'atteigne mieux par l'Amour que par la Raison*. François changera bientôt d'avis avant de mourir à 19 ans. Mais encore bien jeune, il est accaparé par la pensée pure. Ça lui donne une sorte d'ivresse. À l'âge où les jeunes sont plutôt portés à la rêverie, il s'est épris de la raison. On pourrait dire qu'il était déjà philosophe.

Auguste Valensin note que «chez lui, les idées ne restent pas à l'état d'abstraction : il les prend au sérieux et les pense dramatiquement. Au cours de philosophie qu'il suit en amateur à la Faculté Catholique, à Paris, il découvre ce qu'est la Liberté*». S'il remarque un compagnon, il le situe tout de suite dans l'ordre de l'Être et il reçoit de cette pensée comme un frisson métaphysique: «C'est tout un homme: il a à accomplir sa destinée tragique. Ô stupeur! C'est un infini que je considère là, un être qui porte en soi l'Éternité!»

Je ne me souviens pas que nous ayons eu à ce point de telles préoccupations métaphysiques et religieuses lors de mes études à la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal, vers 1950. C'est que François est habité par cette idée que chacun de nous, nous sommes irremplaçables. Chacun a un destin* à accomplir. Il en est exalté et bouleversé. Il en a la fièvre. Je me demande s'il y a encore bien des adolescents que la métaphysique arrive à remuer ainsi, à bouleverser à ce point leur âme et leur intelligence.

François n'a toutefois rien d'un sentimental qui rêve de «faire de la littérature». Pourtant, dans ses lettres à ses parents ou à sa sœur, il utilise des expressions qui nous semblent aujourd'hui franchement dépassées. On retrouve d'ailleurs cela chez la courageuse Thérèse de Lisieux, trente ou quarante ans plus tôt. Mais la correspondance de François avec son guide spirituel et son *journal intime* font preuve de qualités exceptionnelles dépourvues de ces attendrissements devenus aujourd'hui gênants.

François commence son *Journal* quelques mois seulement avant sa mort. Au début, il enregistre surtout des réflexions d'ordre intellectuel. Peu à peu, tout se transforme. C'est qu'il a reçu une Visite. Il a dix-huit ans. Il écrit à son guide, le Père Valensin:

« Mon Père Bien-Aimé, mon vrai Père *qui m'avez révélé la Paternité Divine**, je pense tous les jours à vous et je veux penser tous les jours à la bonté de Dieu notre Père. Je sais être aimé, et je ne sais pas ce que ce peut être que l'être infiniment plus; j'essaie de me le figurer, mais je tombe alors dans cette contradiction : l'infini de cet Amour* m'épouvante, alors que je devrais infiniment m'y détendre et m'y abandonner. Quelle piètre idée on se fait de Dieu: un surveillant, un despote. C'est effrayant de penser qu'on a pu vivre avec une idée de Dieu aussi inconsistante ou aussi basement humaine. On ne voudrait pas être ce qu'on le fait être.

« Une Bonté infinie? Allons! Ouvrez les fenêtres. Faites entrer le soleil, chassez-moi tous ces miasmes, ces craintes, ces scrupules. Si cette Bonté est infinie, elle débordera toujours mes exigences; impossible de la gagner de vitesse; elle recule indéfiniment pour indéfiniment me tendre les bras.

« Une Bonté Infinie! (...) Cette expérience de la présence* de Dieu, cette restitution de son être à l'Être, cette conscience de la Participation, et ensemble cette expérience de *ma liberté**, cette pensée que Dieu, loin de me donner à moi-même, qu'il n'a fait en moi que la puissance de me faire, ne m'a créé que pour que je me crée!

« Oh! Intimité avec l'Être dans la chambre secrète de mon être, cette cellule obscure et personnelle qui ouvre, à côté de tant d'autres, sur la claire et personnelle galerie de la Raison; chambre secrète où s'élabore l'être, où se crée de l'être – « mon être ». Pouvoir infini, déconcertant, qu'on ne peut « réaliser » sans un cri : *libre! Je suis libre, créature et créateur!* Le véritable acte métaphysique, c'est l'acte de liberté.

« Ô mon Père Bien-Aimé, quel paradis vous m'avez ouvert en m'ouvrant la pensée! »

Ce garçon dont on ne parle plus guère est mort à Paris à 19 ans en 1935, reconnu et admiré par des gens comme François Mauriac, Pierre-Henri Simon, Madeleine Daniélou, Marcel Arland et tant d'autres. Heureusement, quelques personnes qui l'aiment beaucoup se souviennent

de lui aujourd'hui sans l'avoir connu. C'est qu'un livre, paru chez Aubier en 1938 sous le simple titre de «*François*» et republié chez Flammarion en 1992, a surpris des milliers de gens. Au départ, le premier volume paru avant la guerre a convaincu le grand écrivain François Mauriac* qu'il était en présence d'un cas absolument exceptionnel. Non seulement ce garçon était-il à ses yeux très cultivé, mais il était aussi un véritable mystique. François* a laissé de nombreux textes dont certains ont été colligés dans ce livre qui lui a été consacré par l'éminent jésuite Auguste Valensin*.

Les éloges ont fusé de toute part avant la guerre mondiale. Les parents de François craignaient que le nom de famille de leur fils ne leur attire de nombreux journalistes, surtout à cette époque où le catholicisme était plutôt très bien vu de nombreux Français. N'oublions pas qu'à cette époque, la France, où la presse catholique était encore plus importante qu'aujourd'hui, fournissait aux pays étrangers une quantité exceptionnelle de missionnaires. Les vocations religieuses et sacerdotales étaient en effet fort nombreuses. Les mouvements catholiques de toutes sortes étaient animés par des laïcs et des religieux remarquables. Une bonne partie des écrivains les plus lus était catholique. On peut citer Léon Bloy*, Charles Péguy*, Paul Claudel*, Georges Bernanos*, François Mauriac*, Francis Jammes*, etc. Le Père Auguste Valensin connaissait sans doute tous ces écrivains. Il a dû les faire connaître à François dont il était le guide spirituel. C'est pourquoi François en parle avec intérêt et passion.

Ce jésuite exigeant écrit le 3 janvier 1935 à son dirigé une lettre mémorable: «Comme je suis content de voir que tu as «compris» la Paternité Divine! C'est ce que je t'aurai donné de mieux. Tu as là de quoi illuminer toute ta vie... Mais il faut bien ajouter que cette Paternité relève de la Foi et que les apparences ne doivent pas compter; *ni pour ni contre*. Tu entends bien? *Ni pour ni contre!* Mais c'est surtout lorsque les apparences sont *contre* que nous devons mettre notre point d'honneur à leur infliger un triomphant démenti. Tiens, écoute ça, et que cela te soit déjà prière et résolution:

«Quand je serais sous le mépris
Comme sous la meule le blé,
Ô Jésus-Christ, ô Jésus-Christ,
Je dirai que tu m'as comblé!
Quand vers Toi mon âme en déroute
Vainement pousserait son cri,
Ô Jésus-Christ, ô Jésus-Christ,
J'affirmerai que tu m'écoutes!
Quand la nuit se ferait entière
Et pèserait sur mon esprit,
Ô Jésus-Christ, ô Jésus-Christ
Je te louerai pour ta lumière!»

Ces quelques vers qu'il reçoit de son guide vont profondément le transformer. François lui écrit: «En face de mon lit, récemment fixée par une hâtive punaise, une carte postale que j'ai retrouvée et qui représente le beau et fervent profil de Pascal* peint par Philippe de Champaigne sous les traits de saint Jean* à la Cène. Hier soir, à la veillée, nous avons lu ensemble *Le Mystère de Jésus*: «Seigneur, je vous donne tout». Je me suis quelquefois demandé s'il était possible, quand on a une fois «réalisé» Jésus Christ*, de ne pas lui donner tout... ».

François colle à l'Évangile. Il médite chaque page avec fougue, chaque phrase. Il écrit le 14 avril 1935 au Père Valensin: «Je viens de relire les premières pages de l'Évangile de saint Jean. Quelle animation, quelle familiarité, quelle vie! Je l'imagine si bien, ce Nathanaël de Cana, avec sa méfiance pour ce qui sort des autres villages: «Rien de bon peut-il sortir de Nazareth?» Il est là, le dos appuyé contre un figuier, la main dans la poche, les épaules roulantes et il regarde, d'un air un peu narquois et sceptique, Philippe tout enflammé qui lui parle du Rabbi. (...) Et, plus tard, la rencontre avec Jésus: de l'étonnement, un peu de rudesse qui doit voiler un élan spontané vers cet homme, si doux, qui lui parle: «D'où me connaissez-vous?» Il tourne un peu la tête, il regarde Jésus et j'imagine Jésus faisant ce petit geste familier du menton pour désigner un endroit proche: «Je t'ai vu là-bas, sous le figuier.» Et alors l'amour, le respect et l'adoration s'emparent de Nathanaël. – On sent si bien toute cette vie au soleil, les Juifs qui ergotent, la foule houleuse – «oui, non» - la frousse des parents dont Jésus a guéri le fils aveugle: «Il est assez grand pour parler: interrogez-le,» et le vieux docteur Nicodème qui s'amène pendant la nuit, et les disciples qui sont tout étonnés de voir Jésus causer avec une femme...» - Et maintenant me voici sous la lampe, seul, heureux. Je savoure de nouveau les termes de la lettre chère: je bois à longues gorgées à la limpide fontaine de ma Certitude. Bonsoir, mon Père Bien-Aimé.»

Cette approche savoureuse que François a des pages de l'Évangile atteint souvent des sommets, particulièrement le Vendredi-Saint 1935, quelques mois avant sa mort. Il s'inspire du puissant *Chemin de la Croix* de Claudel, paru en 1913 à la Librairie de l'Art Catholique avec de charmants bois gravés au canif par Jean Marchand. C'est une belle petite brochure qui a enchanté notre jeunesse vers la même époque. Nous faisons nos chemins de Croix seul, à genoux, en méditant, en savourant ces textes de Claudel. Il faut aujourd'hui se cacher pour oser agir ainsi!

François écrit ceci, un bref passage parmi bien d'autres, à son guide spirituel: «Il y a bien d'autres manières de livrer Jésus, que celle de Pilate. – «Je ne trouve aucun mal en cet homme, mais bah! Qu'il meure, puisque vous y tenez! Je vous le donne *Ecce homo*.» - Toute les fois que l'on cède aux hommes et qu'on fait du mal en le laissant faire par lâcheté, «si vous y tenez, après tout, faites comme vous voudrez». Et on essaie d'étouffer avec cette excuse le sentiment profond qu'il ne faut pas, *soi*, laisser faire! – «Qu'y pouvons-nous!» Mais... nous pouvons toujours.»

François* est mort à 19 ans, le 11 novembre 1935 à Paris, en laissant le souvenir d'un garçon exceptionnel. En 1938, son guide spirituel, l'éminent jésuite Auguste Valensin*, publie 300 pages de textes de François, lettres, poèmes, journal intime. On en fait partout de grands éloges. Ce livre fut réédité par Flammarion en 1992.

François a appris à bien connaître certains grands saints et il en était de plus en plus marqué. Quelque temps avant sa mort, il écrit au Père Valensin qui le guide: «Vous m'avez enfanté à la douceur de la vie en Dieu, et voici que je commence à goûter cette douceur... Vous aviez raison: *la Vie de saint Augustin** me nourrit et m'enthousiasme. Que je l'aime, cet Augustin ardent qui n'aime qu'à aimer et à comprendre! Comme un aigle puissant qui d'un seul coup d'aile se lance dans le soleil, et, tout de suite, on ne voit plus l'oiseau mais seulement la Lumière, sa prière monte et se cache en Dieu».

Si son directeur spirituel occupe une grande place dans sa courte vie, François n'en garde pas moins une grande tendresse pour sa mère. On a une seule lettre qui lui soit adressée, trois mois avant sa mort. Trop longue pour être citée, elle révèle une foi et une décision surprenantes d'entraîner sa mère avec lui dans l'obéissance totale au Christ*. C'est très particulier. Ces six pages (259-264) sont exceptionnelles. Ce sont semble-t-il celles d'un saint.

François sent que la maladie l'affaiblit. Serait-ce la mort? Cette ouverture sur l'éternité le porte à écrire des réflexions et des prières qui formeraient un petit recueil saisissant de la part d'un jeune homme de son âge. Sur l'influence du Christ en lui, il résume ainsi sa pensée:

«Ô Jésus-Christ, ô Jésus-Christ. Il dépend de moi de voir que j'ai tout en L'ayant. Mais que c'est difficile! Les passions troublent la vue. Il faut naturaliser l'éternité dans le temps. Voir tout, savoir tout voir du point de vue de l'éternité.»

Ce garçon de dix-neuf ans sent alors aussitôt le besoin de prier. Il ne se prend pas pour un saint. Mais c'est ce qu'il désire le plus: être un saint. Il veut vraiment répondre à l'appel du Christ à la sainteté.

«Ô Jésus, je sais que c'est ainsi que Vous traitez vos Saints; je comprends ce que vous faites sur moi. Ce n'est pas trop que de vouloir la sainteté, mais il faut d'abord passer par le feu dévorant qui ne laisse après lui aucune impureté. - Jésus, grâce à Vous, de mieux en mieux, je Vous connais, je Vous aime, je Vous goûte. - Certes, vos exigences sont dures. Quand je prononcerai que je livre mes facultés et mon indépendance, ce ne sera pas des formules! Certes vos exigences sont dures – et nous avons envie de nous en aller. - Mais non! Où irions-nous, Seigneur, vous avez les paroles de la Vie éternelle.»

Le doute s'empare un instant de François et il écrit aussitôt: «Ce crucifié, c'est Dieu! C'est mon Dieu! Voilà qui est raide, tout de même! Mais si Dieu n'est pas ce crucifié, Il ne m'est rien. - Ô Dieu de Jésus-Christ!».

François devient rapidement si convaincu de la divinité du Christ qu'il en arrive au joyeux désir de s'abandonner complètement à Lui avec une sincérité totale. Son intelligence, sa culture, ses connaissances multiples ne l'empêchent pas de comprendre et d'accepter la spiritualité la plus exigeante et la plus vigoureuse qui soit.

Comme l'a écrit le grand critique littéraire Pierre-Henri Simon après avoir lu ces dernières pages de François: «Il se trouve que ces notes d'un adolescent sont plus riches de substance intellectuelle, de réussite de style et de méditations sur le destin moral et religieux de l'homme que beaucoup de livres produits par la maturité d'écrivains illustres. Je sais peu de lectures plus intelligemment édifiantes que celle du *Journal intime* où François note, avec une rare lucidité, les étapes de son itinéraire mystique.»

François écrit le 17 août 1935: «Ô Jésus que je n'ai pas besoin de me raidir pour appeler, comme si vous étiez loin, mais à qui je parle comme au plus proche Amour, au plus intérieur, éclairez-moi. Faites que je ne tombe pas dans la tension exagérée de celui qui veut tout faire par lui-même, ni dans l'abandon par trop facile de celui qui renonce à tout effort; mais que,

m'efforçant en toute simplicité de juger mes pensées d'avant-hier et d'en tirer les conclusions, je sois fidèle à votre grâce sans avoir l'orgueil de m'y substituer.»

François vient de se référer à ses «pensées d'avant-hier», c'est-à-dire du 15 août. Il est allé au bal. Il faut rappeler qu'en France, le 15 août est toujours célébré. C'est la fête de l'Assomption! Il écrit à ce sujet «Il me paraît philosophiquement certain que le 15 août au soir j'ai eu ce dégoût de l'Amoureux qui reste au bal quand la Bien-Aimée l'attend. Seulement ce qui était attrait sensible, c'était la fête; et uniquement volontaire était l'amour; ce qui semble renverser les valeurs et rendre plus complexe le cas. Je ne dis pas qu'on ne puisse pas parfaitement honorer Jésus-Christ à sa manière, en allant au bal, et qu'à un beau concert je ne prenne pas un plaisir immense, dont la privation me serait dure, mais enfin il y en a tout de même qui se font religieux! Et il y en a qui peuvent être appelés à un amour plus pur, plus explicite et plus exclusif surtout; dont la vocation n'est pas d'honorer Jésus-Christ dans le monde, mais de sacrifier le monde à *Jésus-Christ*. Ce sont ceux qui ont véritable vocation d'Amoureux. L'ai-je ou ne l'ai-je pas? Je m'en remets à mon Père pour décider.»

François mourut avant que le Père Valensin ne prenne connaissance de ces dernières lignes de son *Journal intime*. Dans une note en bas de page, le jésuite écrit: «C'est le Père du Ciel, c'est l'Infinie Tendresse qui répondit à François, en ouvrant ses bras à l'Amoureux ». Le Père Valensin lui avait écrit le 15 août un mot lui disant de ne plus écrire et de ne plus se fatiguer le moins. François n'écrit donc plus rien à compter du 17 après avoir reçu cet ordre. Son obéissance était totale. Il avait proposé à sa mère de se joindre à lui dans cet élan spirituel.

Il est mort, dépouillé de toute énergie, le 11 novembre, dans l'abandon le plus complet à Celui qu'il avait appris à aimer par-dessus tout, Jésus-Christ. Son dernier souhait: « N'être qu'un Arc vivant, tendu vers Jésus-Christ! ».